

H 15811

C12

5 CENTINS

Volume I

Déevembre 1913

Numéro 2

LA FRONDE

Revue goguenarde illustrée

"Per vias rectas."



SOMMAIRE :

AU LECTEUR : Notre programme ; du Pain sur la planche.

DANS LE MONDE DES JOURNAUX
FRONDOSCOPE.—PASSEZ VOUS ASSEoir.
PROGRES intellectuel.—Baptiste est en faveur.

CHOSE A DIRE : Une scie circulaire.

A L'HOTEL DE VILLE : Les grands projets.—
Site de la bibliothèque.—L'enquête municipale.
—Chez Concordia.

PROCLAMATION : Il est décrété.—Avis au public.
MONTREAL LA NUIT.—Agent de démoralisation.

OBITUAIRE : Aristide Filiatraul.—Les Sports.
TABLE OU CUVETTE ?—"LA FRONDE."

REVEIL.—Restauration.—Innovation artistique.
VIEILLES GAZETTES, avec divers sous-titres.

PENSEES—DROLERIES—MOTS D'ENFANTS.
GRAVURES :

BAPTISTE/EST EN FAVEUR—Grand concours
mondial : ALPHONSE ET GASTON.—LE
PREMIER TONDEUR.

MONTREAL

"IMPRIMERIE BILAUDEAU" (limitée)

71-73, des Commissaires.

Droits réservés, Canada 1913

"LA FRONDE"

Directeur : PIERRE DAVID, H. D. R.

Editeur : A.-T. LEPINE, E. M. P.

Représentant : Joseph FAVREAU.

Administration : rue Notre-Damé Est, 24, Montréal.

Imprimerie : rue des Commissaires, 73, Montréal.

Abonnement : par 5 livraisons, 25 centins.

M. F. X. Hurtubise n'est plus à notre emploi.

L'édition de Noël sera plutôt celle du NOUVEL AN, 1914, et paraîtra à la fin du mois, à 64 pages. Notre genre ne nous permet guère de faire une livraison entièrement littéraire. D'ailleurs il y a trop à critiquer partout autour de nous."

OUVRAGES POUR LES BONS DE PRIME

(Pour explication, voir numéro 1, page 4.)

—*—

"LE MANOIR MYSTERIEUX"

Ou "les Victimes de l'Ambition", grand roman canadien, (in-12 de 250 pages), par Frédéric Houde, avec notice sur l'auteur et portraits.

Prix : 50 centins (ou 35 centins et 3 coupons).

—*—

DICTIONNAIRE HISTORIQUE des Canadiens et des Métis français de l'Ouest, par le P. Morice, O.M.I. Volume in-octavo de 330 pages.

Prix : \$1.00 (ou 60 cts et 8 coupons).

—*—

"BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ GEOGRAPHIQUE DE QUÉBEC", juillet 1908. Brochure in-8 de 91 pages, illustrée de nombreuses gravures.

Prix : 50 cts (ou 35 cts et 3 coupons).

Les volumes sont expédiés franco sur réception du prix et des coupons.

LA FRONDE

Revue goguenarde illustrée

"Per vias rectas."

Volume I

Décembre 1913

Livraison II

NOTRE PROGRAMME ?

Il est facile à formuler brièvement.

Canadien, nous aimons notre pays mieux que tout autre et nous le préférons même à la mère-patrie, ancienne ou nouvelle.

Comme charité bien ordonnée doit commencer par soi-même, nous trouvons préférable d'améliorer et développer notre patrimoine, et par exemple, de construire le canal de la Baie Georgienne plutôt que payer un tribut en argent à l'Angleterre.

D'ailleurs notre intérêt bien entendu l'exige.

Étant bon Canadien, le Canada suffira à nos ambitions ; nous ne saurions être impérialiste, parce que nous avons le champ pour faire ici le plus bel empire du monde.

Pourquoi irions-nous le chercher au dehors ?...

* * *

Français nous sommes et tel nous resterons, toujours prêt à défendre notre langue envers et contre tous.

Débordés aussi rapidement que nous le sommes, si nous devenons serrés de trop près par l'intolérance jusqu'au point, après avoir lutté vaillamment, d'être obligés de capituler, ce qui ne pourrait arriver que pour causes de trop de défections et de compromis, nous aurons à choisir entre deux alternatives.

Le joug Anglais d'Angleterre ou celui des États-Unis, et tant qu'à être Anglais, que nous importerait d'être Cockneys ou Yankees ?...

Nos gens ont l'habitude de dire que, mordu d'un chien ou mordu d'une chienne, on est toujours mordu. Alors pourquoi ne pas piquer au plus court?...

Ce ne sont pas le million ou plus de Yankees qu'il y aura dans l'Ouest canadien qui s'y opposeraient bien fortement.

Ce ne seraient pas non plus les deux millions des nôtres qui sont déjà de l'autre côté, prêts à nous tendre la main le jour où la frontière disparaîtra.

Ce serait une revanche terrible, mais c'est bien celle qui conviendrait le mieux aux impérialistes à outrance.

Ces restrictions faites, si nous pouvons être conservateurs, nous le serons ; si nous ne le pouvons pas, nous resterons Canadien, tout simplement...

Croyant, nous ne ferons ou ne dirons rien pour affaiblir la foi chez les autres.

Et nous respecterons la morale.

Notre action restera purement civile et astreinte aux choses publiques.

C'est dire que la vie privée restera un sanctuaire fermé où nous ne pénétrerons pas.

Nos moyens d'action sont naturellement limités à notre format, tout comme notre sphère d'activité sera restreinte à la province. Nous n'en sortirons occasionnellement qu'en autant que celle-ci est partie d'un tout et que les agissements de ce tout peuvent affecter nos intérêts nationaux.

Ce n'est pas un journal que nous venons faire, mais plutôt une revue dont la forme concise tranchera sur la prolixité verbeuse des autres.

Comme disait Paul-Louis Courrier, pourquoi écrire des volumes que personne n'a le temps de lire ? Et il comparait le pamphlet au poison le plus violent, dont un grain dans une cuve se perd, dans un seau rend malade, dans un verre tue...

L'ironie était l'arme favorite de Socrate. C'est

aussi celle que nous emploierons de préférence. Nous ne négligerons pas pour cela le sarcasme et le paradoxe.

Il nous arrivera également d'exagérer certains abus, certains défauts sociaux, pour en faire mieux voir la laideur...

A nos mandataires, nous ne demanderons que deux choses : de l'esprit public et de la bonne volonté. Pour accepter la nature humaine telle qu'elle est, nous n'exigeons pas trop qu'ils y mettent du désintéressement.

Nous serons impitoyables pour les clans et les coteries.

Et nous serons le premier à pratiquer ce que nous voudrions voir les autres mettre en pratique.

En voilà bien assez pour l'exiguité de notre publication. On sourira sans doute à l'énoncé de ces prétentions. Nous le concevons d'autant mieux que nous nous proposons de faire rire à notre tour, et cela autant que nous le pourrons.

Ce programme sera développé et suivi avec le meilleur esprit : il faudra que l'humour en reste la note dominante.

Si nous prenons la plume, ce n'est pas pour nous faire journaliste. Dieu nous en garde. A cet égard, nous sommes plutôt de l'avis des jeunes, — tel qu'exprimé dans "le Nationaliste", — que le journalisme devrait être une profession fermée, au lieu d'être ouverte à tout venant.

Cela ne saurait empêcher ceux qui sont capables de penser par eux-mêmes, sans être soumis à une direction, de prendre la plume et d'exprimer leurs idées tant bien que mal.

La liberté d'écrire doit être aussi grande que la liberté de parler. Autant en emporte le vent, du reste...

Notre prétention n'est pas de faire autre chose

que de bien ordinaire. Cependant c'est déjà beaucoup pour quiconque aime sincèrement son pays, que d'avoir son mot à dire sur les hommes et les choses de son temps.

Nous pouvons donc répéter avec De Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

—Et la Fronde ? direz-vous.

—Bienveillant lecteur, sympathique lectrice, permettez que nous posions ici ces mots magiques, si familiers aux amateurs de feuilletons :

(La suite au prochain numéro)

P. DAVID.

DU PAIN SUR LA PLANCHE

Un de nos amis, sous l'impression que nous n'avons pas la place d'armes bien solide, nous a déjà offert ses bons offices.

—Si vous voulez publier un article en faveur du Tramway, je peux vous faire obtenir \$200 !...

Nous avons remercié cet ami de ses bonnes dispositions. Nous avons, pour lancer notre publication, un capital de \$500 et il nous en reste encore les neuf-dixièmes.

Tout de même, c'est du pain sur la planche, pour les mauvais jours.

Seulement, lorsque la dépression se fera sentir, le coup du Tramway aura été joué.

Il faut cueillir la manne de bonne heure...

Nous ne demanderions pas conseil à un membre du conseil, à ce sujet.

Encore moins à un député, fût-il Médéric.

Mais vous, honnête lecteur, que feriez-vous à notre place ?...

L'ÉDITEUR.

P.S.—Si notre Revue était plus grande, cela vaudrait proportionnellement davantage. C'est peut-être pour cela que les grands formats sont toujours jugés préférables...

DANS LE MONDE DES JOURNAUX

Les meilleurs journalistes semblent s'être donnés rendez-vous au "Devoir", qui représente un groupement unique.

Ce journal a le précieux avantage d'avoir pour directeur un homme éminent et hors de pair comme orateur, comme journaliste et comme patriote.

Nul n'aime son pays plus sincèrement et avec plus de désintéressement que le directeur du "Devoir." Il est malheureux qu'un tel homme ne puisse être apprécié à sa valeur que trente ans après sa mort. Voyez Cartier.

Avec Bourassa, on est Canadien avant tout ; avec Laurier on est Canadien, après tout !...

* * *

Mais voici qui est singulier.

La Compagnie qui publie le "Devoir" a nom "la Publicité", tandis que c'est "la Presse" qui est dominée par la publicité, et cela au point que les articles de fond n'y occupent qu'une couple de colonnes.

Ce journal est surtout une feuille d'annonces. Que disons-nous ? une feuille ! c'est plutôt un assemblage de feuilles puisque chaque édition ne contient pas moins de vingt à quarante pages de publicité. Les espaces laissés libres sont remplis par un peu de matière à lire.

Et comme dans toute gazette dominée par la publicité mercantile, les agents d'annonces y sont mieux rétribués que les journalistes, leur travail étant considéré plus utile. C'est ce qui rend le contraste encore plus frappant avec "le Devoir", où l'esprit domine la matière.

Cela met en évidence un trait saillant de notre caractère national : la lecture préférée du lecteur canadien est la réclame. Nous sommes en voie de devenir un peuple de badauds et de gobeurs.

* * *

“La Patrie” tient le milieu et se place d'ordinaire sur la clôture, d'où elle ne descend occasionnellement que pour recueillir les fruits qui tombent d'un côté ou de l'autre.

Ce qu'on est convenu d'appeler un journal “indépendant”, doit nécessairement jouer un rôle secondaire, à moins d'être dirigé par une personnalité comme était feu M. Tarte.

“La Patrie” a pourtant ce qu'il faut pour se mettre plus en évidence. Et cela nous rappelle le mot de Napoléon Ier, qui préférait une troupe d'ânes commandée par un lion, qu'une troupe de lions commandée par un âne.

En attendant elle s'intitule “journal du peuple” pour faire contraste avec la popularité de ses éditeurs, dont la personnalité est peu sympathique.

* * *

“Le Canada” n'a d'autre raison d'être que la politique et son principal mérite est d'être matinal.

Comme organe politique, il n'a d'autre objet en vue que d'arriver à l'assiette au beurre.

Sa doctrine est des plus simples et se résume à ceci : Tout ce que font ses amis est bien ; tout ce que font ses adversaires est mal, même lorsqu'ils font comme ses amis.

Actuellement il remplit la tâche ingrate de resserrer les phalanges libérales, décimées par les trouées nationalistes, et il s'acquitte bien de son rôle de chien berger des moutons rouges.

* * *

“Le Soleil” ne brille également que pour cela, à Québec. Toutefois son ardeur fut récemment tempérée par les douches qu'ont dû lui servir les pompiers de la capitale.

Lors du mouvement nationaliste, “le Soleil” prit le principal rôle et travailla arduement à creuser un abîme entre son parti et les libéraux qui refusaient de

suivre plus longtemps Laurier dans sa politique de concession.

Aujourd'hui, au bord de cet abîme, il console de son mieux le grand vaincu, incapable d'aucun élan patriotique pour se relever, et qui, comme Napoléon, est à la veille de s'éteindre dans une île déserte...

* * *

"L'Événement" a entrepris un travail cyclopéen : faire sortir la cité plus de trois fois séculaires de sa torpeur et de la pousser dans la voie du progrès moderne.

Les circonstances sont favorables et il voit l'avenir tout en bleu.

* * *

"L'Action Sociale", tout en étant catholique d'action, ne pratique pas toujours la charité chrétienne. Ce qui prouve une fois de plus que la perfection n'est pas de ce monde.

Elle s'est donnée pour mission de tout restaurer dans le Christ. Le Divin Maître pratiquait ce qu'il enseignait, et il faut penser que c'est bien difficile à faire, présentement. On a donc l'air de mettre ce correctif : Faites ce que je vous dis, et non ce que je fais.

"That's all right !..."

PASSE-CARREAU.

La plume est plus puissante que l'épée, mais aussi elle a plus d'exercice.

* * *

Si la vie est courte, l'amour à première vue l'est bien davantage : un peu de joie, un peu de chagrin et.. bonsoir.

* * *

Ce qu'il y a de malheureux dans le crédit, c'est qu'un homme ne peut en avoir lorsqu'il en a le plus besoin.

Du "DEVOIR :

"Dans ce pays d'ordre et de liberté, le vol, le boodlage et le parjure jouissent de la plus parfaite impunité et conduisent à la fortune, à la considération sociale et aux honneurs publics, mais la dénonciation du crime et le déchirement des masques mènent à la prison."

HENRI BOURASSA.

FRONDOSCOPE

Le directeur de la "Fronde" se doutait bien un peu, comme tout le monde, qu'"il y a de l'argent dans les vues animées"; mais jamais il n'aurait pu penser qu'il y en a tant que ça. Depuis le 1er mai que nous jouissons à Montréal de censeurs du cinéma, le Trésorier provincial nous a déjà râflé, sous prétexte de taxe, \$8,000. — Puisque les propriétaires de cinématographes, s'est dit notre directeur, gagnent assez d'argent pour offrir comme ça des huit mille piastres à la Province, pourquoi n'aurions-nous pas nous aussi notre petit Frondoscope ?

Nous l'avons. Et, devant la prospérité de la situationoscope à Montréal, nous sommes bien en droit, semble-t-il, d'escompter, nous aussi, un succès...

* * *

Ce qui n'en a pas été un, de succès, c'est la tournée de Mme Pankhurst en Amérique. Si l'accueil du public yankee a été froid, il serait injuste de dire que c'est parce que Mme Pankhurst ne sait pas briser la glace. Elle a, dans cet art, une compétence toute particulière dont elle a donné maintes preuves. Son erreur, à New-York, c'est qu'elle s'est contentée de parler. Annoncée comme conférencière, elle n'a fait que conférencier ; elle n'a accompli que tout juste ce qu'on at-

tendait d'elle : donc, pas d'imprévu ; partant, pas d'intérêt. Si vous voulez réussir auprès du public d'aujourd'hui, qui a tout vu et tout entendu, servez-lui de l'imprévu.

* * *

L'imprévu, voilà tout ce qui a fait le succès d'Emmy Destinn. Vous ne connaissez pas Emmy Destinn ? Moi-même je ne la connais pas, ou plutôt je ne la connaissais pas tant qu'elle n'a été que chanteuse. Car c'était une chanteuse qui, comme son nom l'indique de reste, chantait. Elle chantait comme chantent les deux ou trois millions de chanteuses qu'il y a de par le monde, et qui chantent. Vous avouerez qu'elle ne faisait là rien d'original. Aussi ni vous ni moi ne la connaissions. Mais ne voilà-t-il pas que, l'autre jour, à Berlin, elle est allée chanter dans une cage aux lions. C'était là de l'imprévu, et les agences télégraphiques se sont empressées de faire connaître son nom au monde entier. On en parle aujourd'hui jusqu'à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, où elle ne tardera pas, vous verrez, à attrapper un bel engagement. Car, quoiqu'elle a eu l'honneur de chanter dans une cage de lions, elle est encore vivante. Si Emmy Destinn n'a pas été dévorée, ce n'est pas que sa voix a plu... à verse aux bêtes féroces ; non, c'est que tel était son destin !

* * *

Les plus belles choses ont le pire destin... a dit Malherbes. Hélas ! un auteur ne connaît pas celui qui est réservé à son dernier livre quand un journaliste se propose d'en parler grâce à la complicité d'un typographe ! Ces jours derniers, un journal, voulant sans doute parler d'un "nouvel ouvrage littéraire", annonce un "nouvel outrage littéraire." Lavergne ira dire après cela, que dans les typos se trouvent les bons onguents... C'est parler pour ne rien dire...

* * *

Un qui ne parle pas pour ne rien dire, c'est un avocat que nous ne nommerons point puisqu'il refuse de payer \$1 la ligne.

Payer n'est pas son fort ; il aime mieux empocher. Et c'est pourquoi il nous écrit : "Monsieur — Si vous payez la facture ci-jointe, vous m'obligerez. Si vous ne la payez pas, je vous y obligerai."

Voilà évidemment un bonhomme qui n'a pas de temps à perdre.

* * *

Mais un homme qui en a, du temps à perdre, c'est un bon pasteur du New-Jersey, (que nous ne nommons pas pour les raisons ci-dessus.) Ce brave homme s'est mis dans la tête de régler le tango. Nous vivons, chacun sait ça, à une époque de réglementation. Alors, puisqu'on règle, par exemple, la circulation, pourquoi pas le tango ? D'autant plus que le tango est précisément l'art de circuler en se déhanchant et en zigzaguant parmi des obstacles humains qui, pareillement, se déhanchent et zigzaguent. Le tango, bien compris et bien exécuté, sera — comme les pilules violettes — un bienfait pour l'humanité : il guérira l'anémie, l'obésité et, pardon mesdames, la constipation. Ce sera une danse médicinale.

* * *

Du reste, la médecine se perfectionne tellement de nos jours qu'elle s'empare de presque tout ce qui était autrefois pur divertissement. Ainsi, Mlle Ruth Helen Davis a écrit une pièce de théâtre "The Guilty Man" (Le Coupable) qui sera montée par les soins de la Medical Review of Reviews, grâce aux souscriptions de généreux philanthropes. C'est là une inauguration dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir. N'avez-vous jamais songé, en effet, fin lecteur, en entendant certaines pièces que l'intervention médicale s'imposait et que c'était plutôt au médecin de juger ces pièces, qu'au public qui n'y comprenait rien ?

Notre police non plus n'y comprenait rien, l'autre jour. Un Chinois, accusé d'avoir tenu une maison de jeu, comparaisait devant le magistrat et protestait de son innocence. Chaque fois que le magistrat ou le greffier prononçait, avec un accent parfait, le nom du prévenu, tous les Chinois, qui étaient venus nombreux devant le tribunal, pouffaient discrètement de rire. Le magistrat n'y comprenait rien, le greffier non plus, ni, comme de coutume, la police. Nous avons su le mot de l'énigme. C'est que l'accusé, lorsqu'on lui avait demandé son nom, avait répondu... je ne vous dirai pas ce qu'il avait répondu, d'abord parce que vous n'y comprendriez rien vous non plus, et ensuite parce que je ne m'en souviens pas ; mais sachez seulement que, sous prétexte de décliner son nom, le facétieux accusé avait dit dans sa langue : Restaurant—Repas à toute heure.

Ne voilà-t-il pas un mode de réclame commerciale original, et dont on peut tirer les plus gros bénéfices ?

* * *

Où il y a aussi de l'argent à gagner, c'est dans les vidanges. Si la Ville de Montréal voulait s'en donner la peine, assure l'échevin Blumenthal, elle en tirerait \$100,000 par an. Le conseil municipal étudiera la question incessamment. Pourquoi faire les délicats, voyons, puisque l'argent n'a pas d'odeur ?

* * *

Puisque l'argent n'a pas d'odeur, je m'empresse de signaler aux jeunes gens de bonne famille, mais désœuvrés, un nouveau débouché pour leur précieuse activité. On sait que toutes les carrières sont encombrées ; même celle du maire Lavallée a été comblée. Il faut donc en ouvrir de nouvelles. C'est à quoi on a pensé, à l'Hôtel-de-Ville, en établissant des chalets de nécessité. Le préposé à la garde de ces petits établissements, dont on peut dire que le besoin se faisait sen-

tir, peut gagner pas mal d'argent, s'il est économe, s'il ne mange pas, comme on dit, ses petits profits.

Et la dignité de sa famille n'y a rien à perdre, car le gardien des vespasiennes n'est pas un concierge, puisqu'il tire, non point un cordon, mais une chaîne. Cela ne vaut-il pas mieux que de tirer les marrons du feu pour un riche patron ? ou que de tirer le diable par la queue ? — Tirons l'échelle.

LUX.

◆

PASSEZ VOUS ASSEoir

A l'enquête municipale :

—Je vous assure que l'échevin Untel a reçu 25 "cennes".

—Comment, 25 centins ?

—Non, 25 "cennes" du pied.

—Pour un terrain acheté par la ville ?

—Oui, monsieur.

—Comment a-t-il été payé ?

—Par un billet.

—L'avez-vous vu ?

—Non, monsieur, mais j'ai entendu plier le papier...

—Allez vous asseoir.

En se retournant, le témoin laisse échapper un bruit sourd et incongru.

Il est rappelé par le Président :

—Vous venez de manquer de respect envers le tribunal.

—L'avez-vous vu ?

—Non, mais j'ai entendu.

—Passez vous asseoir.

◆

Pour que les choses tournent de votre côté, il est nécessaire de les y attirer.

* * *

On ne sait jamais ce qu'on peut faire avant d'essayer, quitte à le regretter.

PROGRES INTELLECTUEL

Le sujet est mis en vedette par le plus "intellectuel" des journaux jaunes.

Ce serait un cas de : "Médecin, guéris-toi," ce qui n'est guère praticable par un empiriste.

Le progrès intellectuel de "la Presse" n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Dans l'édition du 28 novembre, sur 20 grandes pages, on ne trouvait qu'une pauvre colonne de ce qu'on est convenu d'appeler "articles de fond."

Le premier article est un appel en faveur de l'augmentation du traitement des policiers et des pompiers.

Sans doute, à Montréal, le progrès intellectuel demande que "nos braves pompiers" et "nos fidèles gardiens de la paix" reçoivent un traitement égal à celui d'un magistrat.

Le second article est sur le progrès intellectuel et en voici la substance :

On voit s'accomplir divers progrès matériels ; la voirie s'améliore ; le Champ de Mars est amélioré.

Mais que fait-on dans le domaine intellectuel ? En quoi contribue-t-on à instruire le peuple afin de le rendre meilleur ?...

Ne trouverait-on pas assez amusant de voir "la Presse" se poser cette question à elle-même !... Continuons :

L'apathie de nos gouvernants municipaux sur la question de la bibliothèque n'est-elle pas vraiment lamentable ?

Depuis longtemps le conseil a voté un demi-million pour l'achat d'un emplacement. Les commissaires s'embusquent derrière le comité échevinal, qui fait preuve d'une insouciance incommensurable...

Remarquons en passant la tactique admirable du Conseil, qui consiste à voter un demi-million, puis à nommer un comité qui n'agit point !... Poursuivons ;

Les offres de terrains affluent, mais l'embarras du choix endort ceux qui règnent à l'hôtel de ville...

"La Presse" en endort bien d'autres. Mais passons :

Est-il vraiment si difficile de trouver un emplacement propice ?

"La Presse" en a suggéré un qui lui paraissait idéal : le magnifique rectangle sis au coin, Saint-Laurent et Sherbrooke...

Mais ce site qui paraissait idéal, est-ce qu'il ne le paraît plus ? Vous allez voir :

Voici qu'un groupe de citoyens, EXASPERÉS par tant d'indifférence, s'adressent à la Législature pour secouer nos autorités municipales et les FORCER à procéder...

Voilà le chat sorti du sac.

Et c'est à quoi tend le progrès intellectuel de "la Presse" : favoriser des spéculateurs qui ont un emplacement à vendre.

Pour cela, on est prêt à se passer du Conseil, des Commissaires et de tout.

C'est la besogne qui convient à la Législature.

Cela devient du "carottage intellectuel."

Et lorsque le progrès de l'intellect prend cette forme, il tend surtout, dans son aspiration la plus haute, à élever le salaire des pompiers et des policiers, plutôt qu'à rémunérer convenablement un journaliste qu'on astreint à jouer un rôle de policier.

Dans ce cas-ci, le "carottage intellectuel" est stimulé par la carotte à Moreau.

Et que la pilule plaise ou non à la Cité, il lui faudra l'avalier.

"La Presse" ajoute :

"N'est-il pas humiliant pour la métropole du Canada de se laisser ainsi harceler, lorsqu'elle pourrait si facilement accomplir le devoir qui lui incombe..."

Vraiment, ce cynisme est merveilleux !...

Non. Ce qui est humiliant pour Montréal, c'est

que la Législature se mêle de trafiquer de nos intérêts pour nous sacrifier à la rapacité des exploités.

Ce qui est humiliant pour la métropole du Canada, c'est d'être livrée aux monopoles qui nous pressurent, qui nous tondent et qui nous avaleraient tout rond si nous continuions à faire le mouton.

S'il n'en dépendait que de la presse jaune, ce serait déjà fait.

On en est rendu à faire ainsi l'article en premier-Montréal, tout comme s'il s'agissait de sauvegarder la caisse municipale, au lieu de favoriser une coterie de préférence à une autre...

Il va bien le progrès intellectuel pour nous conduire à la servitude.

Il est bien à sa place pour faire de nous des serfs taillables et corvéables.

Et cela au bon plaisir des maîtres que nous nous donnons, des idoles que nous nous fabriquons.

SAINT-SORLIN.

MOTS D'ENFANTS

On demandait à une petite fille :

—Qu'aimes-tu mieux, ton chat ou ta poupée ?

La petite fille se fit un peu prier, puis elle dit tout bas à l'oreille du questionneur :

—Vois-tu, j'aime mieux mon chat ; mais n'en dis rien à ma poupée !...

—*—

Deux fillettes font un brin de causerie :

—Moi, j'ai eu une poupée pour mes étrennes ; et toi ?

—Tu joues encore à la poupée ?... Pas moi, je suis trop grande.

—Et celle que ton oncle t'a donnée ?

—Ah ! celle-là, je l'ai serrée pour quand je serai mariée. Je la donnerai à mes enfants.

—Et si tu n'en a pas ?

—Alors, ce sera pour mes petits-enfants.

BAPTISTE EST EN FAVEUR...

(De "la Presse")



Mlle CANADA—Pourquoi y a-t-il des Européens qui me prennent pour une Sauvagesse ?

BAPTISTE (embarrassé)—Peut-être marchez-vous la pointe des pieds trop en dedans...

Mlle CANADA—Je porte toujours des robes longues.

BAPTISTE (galamment)—Alors c'est parce qu'ils ne vous connaissent pas assez. Faudrait les inviter à venir nous voir et à leur montrer notre savoir-faire !...

Baptiste a toujours été en faveur auprès des dames. Mais dans le cas qui précède, il est en faveur du grand concours mondial de 1917, à Montréal.

C'est pourquoi il invite Mlle CANADA à leur montrer son "savoir-faire." Ce serait l'un des grands attraits de la grande exposition universelle.

◆ ◆ ◆

CHOSE A DIRE

* ◆ ◆ ◆ *

UNE SCIE CIRCULAIRE

Caloriphaire, père, fabrique un calorifère en fer avec Horry, fils, mais sans orifice.

Caloriphaire, fils, plein d'artifice, construit un calorifère en fer avec orifice malgré Caloriphaire, père, et Horry, fils.

Caloriphaire, père, soutient devant Caloriphaire, fils, avoir seul le droit de faire un calorifère en fer avec Horry, fils, sans orifice.

Caloriphaire, fils, repousse la prétention de Caloriphaire, père, et d'Horry, fils, sur son calorifère en fer, avec orifice.

Question :

Qui doit gagner le procès : de Caloriphaire, père, avec Horry, fils, pour son calorifère en fer sans orifice, ou de Caloriphaire, fils, pour son calorifère en fer avec orifice ?

Le télégraphe sans fil nous apprend que Caloriphaire, père, perd. Mauvaise affaire ! Qu'alors y faire ?

Caloriphaire, père, se désespère. Caloriphaire, fils, s'en moque.

A cette vue, Caloriphaire, père, bondit et dit : "Oh ! ris, fils ingrat, de ton maléfice", et en même temps s'élançe par l'orifice dans le calorifère en fer de Caloriphaire, fils, pour y chercher la mort avec Horry, fils.

CALOR HIPHERE.

A L'HOTEL DE VILLE



LES GRANDS PROJETS

L'échevin Ward voudrait qu'on abaisse le niveau de l'avenue du Parc, de la rue des Pins à la rue Mont-Royal, pour en faire une pente uniformément douce.

On donnerait à ce canal l'apparence d'un vallon naturel. La terre qu'il faudrait enlever pour cette amélioration pourrait être charroyée dans les rues avoisinantes non encore pavées, en vue d'augmenter le confort de ceux qui y demeurent et qui sont bien obligés d'y circuler.

Quant au coût, ce serait une bagatelle, et comme l'argent manque souvent, à l'Hôtel de ville, on pourrait retrancher quelques lampes à l'éclairage de nos rues. Ce ne serait pas une économie de bouts de chandelle puisque nous nous éclairons un peu, mais très peu, à l'électricité.

Et c'est ainsi qu'on pourrait transformer rapidement la Cité comme.....en un four.



SITE DE LA BIBLIOTHEQUE

Le comité échevinal s'est enfin prononcé en faveur du parc Mance, pour y ériger une bibliothèque municipale.

Cette solution était retardée par l'opposition des Anglais, manifestée par la presse. L'échevin Ward ayant informé le comité qu'on ne s'opposait plus au choix de ce site, de là cette décision.

Les contrôleurs ont réaffirmé leur approbation du choix.

C'est une heureuse solution, qui empêche la cité de dépenser un demi-million pour l'achat d'un emplacement, lorsqu'elle a du terrain disponible.

L'échevin Marin présidait. Disons en passant qu'il possède une bibliothèque privée comme peu de particuliers à Montréal.

Les échevins Houlé et Poissant ont tenu jusqu'à la fin pour l'achat d'un site ailleurs.

Le parc Mance est l'endroit le plus favorable dans les circonstances.

A part d'empêcher une dépense d'un demi-million qu'on pourra employer utilement à l'érection de l'édifice même, il aura pour effet de masquer par une jolie construction le mur d'enceinte de l'Hôtel-Dieu, qui n'est pas d'un aspect bien attrayant.

L'endroit est assez central pour convenir à tout le monde, surtout si l'on considère que la cité s'étend jusqu'à la rivière Outaouais, (les Canadiens disent Back River,) quelque cinq milles au-delà.

Quant à l'argument Poissant qu'il est à l'Ouest de la rue Saint-Laurent, il n'a pas grande valeur.

Il ne rappelle qu'une chose, c'est qu'on a eu tort de faire de cette rue la ligne de division de la métropole, surtout lorsque le berceau de Ville-Marie, qui était bien française alors, se trouvait entre la rue Saint-Laurent et la rue McGill.

La ligne de démarcation n'aurait jamais dû être plus à l'Est que la rue Bleury.

Notre-Dame et la Place d'Armes devaient rester dans l'Est, n'en déplaise à tous les Poissant du conseil.

Et Houlé tant que vous voudrez...



On a offert un nouveau site pour la bibliothèque civique. Il est situé rue Sherbrooke, entre Saint-Denis et Laval.

Ce terrain a une superficie de 110,000 pieds et on en demande plus de \$13 du pied. Cela représente près d'un million et demi.

Il serait par trop malheureux de priver les propriétaires actuels d'une propriété de si haute valeur et qui, pour peu que la hausse se maintienne, vaudra les deux millions avant longtemps.

Il est vrai qu'après avoir vendu à ce prix les pro-

propriétaires pourraient aller se promener, mais il est préférable que ce soit plutôt la bibliothèque qui continue à se promener.

DUNSTAN.

GRAND CONCOURS MONDIAL DE 1917

ALPHONSE ET GASTON

(Du "Standard.")



Sir ALPHONSE WILFY.—Après vous M. l'Anglais.

M. GASTON PREMIER.—Je donnerais volontiers les 35 millions pour le succès de la grande exposition de "la Presse", avec l'approbation du "Star."

Sir ALPHONSE.—J'abandonnerais mon projet de marine, canadienne en temps de paix, impériale en temps de guerre.

M. GASTON.—Et le Sénat ?...

Sir ALPHONSE.—J'en ferais ouvrir les portes

toutes grandes, et je vous dis que ça passerait !...

M. GASTON.—Vous me comblez...

Sir ALPHONSE.—Il s'agit du journal de mon ami d'enfance...

L'ENQUÊTE MUNICIPALE

L'enquête municipale a un peu touché le fond. Le témoin Larin a déclaré qu'il avait donné un billet au montant de \$4,000 à l'échevin Giroux.

Il n'y a pas lieu de répéter la balançoire : "Ah ! le bon billet"... puisqu'il a été déchiré.

L'échevin Giroux est reconnu pour un homme d'affaires, et c'est bien ce qui fait sa popularité. Il nous faut des hommes pratiques à la roue. Sans cela que deviendrait la chose publique ?...

Il faut quelqu'un pour en avoir soin.

* * *

Ah ! Ah !... Voici que ça se corse. Ce n'est plus \$4,000, mais bien \$6,000.

Le témoin Hurtubise dit avoir remis un billet de \$6,000 à un nommé Bourgon, qui avait de l'influence auprès de l'échevin Létourneau.

On ne s'attendait guère à voir l'étourneau en cette affaire, d'autant moins que ce n'est pas la saison des étourneaux.

Mais bast !... C'est comme les têtes de linotte, on en rencontre partout et en tout temps.

Nous ne savons pas encore si ce billet a été déchiré ; s'il ne l'a pas été, c'est la réputation qui sera déchirée.

* * *

On doit servir la chose publique.

On fait servir la chose publique.

On se sert de la chose publique.

Pour les gros, cela fait peu de différence et ne tire guère à conséquence.

Par "gros", il ne faut pas entendre le gros public ni les grosses feuilles publiques.

Au moment où l'enquête, qui a été plutôt anodine jusqu'à présent, pourrait devenir trop compromettante, on veut la discontinuer.

Et c'est le même corps échevinal qui l'a provoquée qui voudrait y mettre fin.

Elle ne répond pas au résultat attendu.

Cette arme, dirigée contre le Bureau de contrôle, a deux tranchants, et dans la pratique, on voit que c'est l'autre qui est plus tranchant...

PASSE-CARREAU.

CHEZ CONCORDIA

Le corps échevinal s'est prononcé en grande majorité contre la loi injuste des pavages qui en met le coût entièrement à la charge des propriétaires.

Il n'y a plus qu'à espérer que la Législature fera son devoir en adoucissant une mesure draconienne qui oblige une partie des propriétaires à se faire des pavages à leurs frais, après avoir contribué aux pavages des autres.

* * *

Le "Herald" est favorable à une augmentation du salaire des policiers. Il prétend que nous avons d'aussi bons hommes qu'à Toronto, où la police est mieux rétribuée, et où elle a moins à faire.

C'est cela, tandis que nous sommes un peu en fonds, continuons l'augmentation commencée à l'Hôtel de ville. Il sera toujours temps de songer à arranger les ornières qu'on décore du nom de rues et de voir à nous tenir en un état décent de propreté.

Avec cela qu'un meilleur salaire dans la police donnera plus de valeur à la prime qu'il faut payer pour y entrer.

* * *

Nos échevins ont la fièvre intermittente. Cette affection fébrile les prend périodiquement avant les élections municipales.

Présentement ils demandent des extensions à la

Compagnie des Tramways¹ elles sont au nombre d'une trentaine et coûteraient trois millions de piastres.

Le nombre en est assez élevé pour satisfaire tous les quartiers, mais surtout pour permettre d'en prolonger la discussion jusqu'après les élections.

Ensuite la Compagnie aura tout ce qu'elle voudra et n'accordera que ce qui lui plaira.

* * *

Montréal n'a pas le siège du gouvernement provincial, mais en retour elle a la Compagnie des Tramways.

Et la Compagnie des Tramways tient dans sa main les fils qui font mouvoir :

Les principaux journaux de Montréal ;

Les autorités municipales de Montréal ;

La Législature de Québec.

C'est la plus grande force que nous ayons dans la province, actuellement.

* * *

La Compagnie des Tramways répudie les engagements pris envers la cité il y a quatre mois.

Et ce n'est ni le Conseil ni les Contrôleurs actuels qui sont de taille à l'y obliger.

Ce n'est pas non plus les criaileries des gazettes qui l'y forceront.

M. Robert à lui seul est plus fort que tout cela.

Défait, c'est un homme extraordinaire : tout lui cède et lui cède tout !...

Enfin, il n'y a rien à son épreuve...

* * *

On peut en parler par pure constatation.

Au fond, cela ne tire guère à conséquence.

Si c'est un mal, il est irrémédiable.

Il a sa source dans les profondeurs mêmes des masses.

Les classes populaires sont influencées par quelques piastres.

Les mandataires le sont par quelques centaines de piastres.

Et les brasseurs d'affaires qui dirigent les monopoles et réalisent des millions, s'en servent pour faire mouvoir à leurs profits toute notre organisation sociale, du haut en bas de l'échelle.

*
LE PREMIER TONDEUR
(Du "Nationaliste")



—Si l'on continue de prétendre qu'il n'y a pas de surplus, je le retonds !...

PROCLAMATION

Qui paraîtra un jour ou l'autre à l'officielle de la province :

ATTENDU que Jean-Baptiste est un mouton ;

ATTENDU que le mouton produit la laine ;

ATTENDU que la toison de Baptiste se tond facilement ;

CONSIDÉRANT de plus que les moutons sont de deux sortes : les blancs et les noirs ;

CONSIDÉRANT que les moutons blancs sont les plus nombreux ;

CONSIDÉRANT que les moutons noirs sont les plus "tocsons" :

IL EST DÉCRÉTÉ QUE :

DORENAVANT les moutons noirs seront seuls appelés aux pâturages ministériels gouvernementaux et civiques ; sinécuristes et autres ;

DORENAVANT les moutons blancs seront seuls "tondables" et tondus ;

DORENAVANT les moutons blancs seront tenus d'aller eux-mêmes à la toison.

Cette mesure est rendue obligatoire pour garantir plus d'aise à ceux qui jouissent du privilège de la tondaison.

AVIS AU PUBLIC

Vu la tendance du siècle qui porte les tondeurs à un engouement bien naturel pour la toison d'or et que les moutons blancs ont déjà été tondus à l'excès, il ne sera plus permis de tondre lesdits moutons entièrement et on devra leur laisser au moins trois brins de laine.

Cette mesure répressive s'impose parce que si on continuait d'enlever toute la laine, ça n'aurait plus l'air des moutons.

PAR ORDRE du grand sot.

Pour le chef des tondeurs :

(Signé) DAVID L'INFORTUNE.

MONTREAL, LA NUIT

Les Anglais ont un dicton d'après lequel c'est l'oiseau matinal qui prend le ver. Les Canadiens de leur côté disent qu'on peut prendre le vert et le sec.

Dans le moment il s'agirait de décider lequel de ces deux adages convient le mieux à l'opération que nous allons relater.

Il est deux heures du matin, le téléphone sonne.

—Hello !... Qui va là ?

—C'est moi. As-tu de l'argent à disposer ?

—Oui ! Pourquoi ?

—Je suis à opérer une arrestation... Il faudrait \$400 pour tout arranger... Il en manque la moitié... Si tu veux acheter un ménage qui vaut de \$700 à \$800, tu as la chance !...

—Attends-moi ; je monte voir cela.

Et l'affaire était bonne, puisqu'à 4 heures, le même matin, l'acquéreur avait tout enlevé.

L'officier qui a fait le message a reçu une gratification de \$40. On comprend que c'est à part du salaire que lui paie la cité.

Inutile d'ajouter que ce ne sont pas des transactions qui se font en plein jour.

XAVIER.

◆

AGENT DE DÉMORALISATION

Celui qui connaît "le Canard", s'il a un peu de sens moral, s'abstient d'en faire la lecture. Les obscénités qu'il contient lui répugnent.

Mais tous ne connaissent pas ce qu'est présentement cette sale feuille, écrite pour être lue dans les lupanars. Faites pour les bouges, elle peut néanmoins s'introduire dans des familles respectables, où les enfants pourront la lire sans que les parents y voient tout le danger.

Il devient alors nécessaire d'attirer l'attention sur le fait, afin de mettre en garde les gens de bien et de bonne volonté qui pourront nous lire. Quant aux autres, nous n'avons pas à nous en occuper.

OBITUAIRE

La mort vient vite.

A peine notre publication est-elle apparue, que déjà il lui faut déplorer la perte d'un ami.

M. Aristide Filiatrault est décédé le 4 décembre, à 3 heures du matin, d'une angine de poitrine.

C'est une figure familière et généralement connue qui disparaît.

A le voir, dans sa haute stature, fortement charpentée, on se disait qu'il était taillé pour vivre un siècle.

Il venait d'atteindre sa 62e année et il n'est déjà plus...

Malgré une brusquerie un peu hautaine, un langage plutôt rude, une franchise frisant le cynisme, il avait un excellent cœur.

Il nous avait offert une collaboration assidue, que nous avons acceptée. C'est à ce titre que nous venons déposer un souvenir ému sur son cercueil. ...

Mardi, le 2 décembre, il écrivait son premier article "pour la Fronde" : "les SPORTS", qu'il nous faisait tenir dans la relevée, et moins de 48 heures après il avait rendu son esprit.

Ce premier écrit devait être le dernier. Il nous avait prévenu qu'il était conforme aux vues d'un personnage éminent.

Il est mort en chrétien. Il s'était éveillé, sous le coup d'un malaise inquiétant, pour demander les médecins de l'âme et du corps, et se rendormir presque aussitôt du dernier sommeil.

Peut-être avait-il eu comme un pressentiment d'une fin prochaine ? Récemment il avait une entrevue avec S. G. Mgr l'Archevêque et avait fait sa soumission. S. G. Mgr de Joliette l'avait également reçu plusieurs fois.

Il y a quelques jours il nous lisait la biographie du Dr Coyteux-Prévost, écrite pour "la Presse". Les

souvenirs que lui rappelait cet ami d'enfance avait fait remuer des fibres sensibles et Filiatrault n'avait pu retenir une larme.

Saintine disait que la vie de tout homme offre un intérêt particulier qui comporte un enseignement. C'est le cas de ce journaliste qui disparaît.

Mis en contact trop jeune avec les hommes de l'Institut Canadien et d'écrivains trop avancés, il en avait été influencé, et en a souffert.

Malgré les vicissitudes d'une vie agitée, il avait conservé la foi. Le Père des miséricordes lui en tiendra compte.

Nous sympathisons avec la famille dans le deuil irréparable qui la frappe.

* * *

M. Filiatrault naquit à Sainte-Thérèse, où il étudia. Venu très jeune à Montréal, il prit de l'emploi dans les journaux. C'est ainsi qu'il passa à "la Minerve", au temps où Provencher en avait la direction.

En 1878, il s'intéressa dans une première publication, "le Canada Musical", une excellente revue qui parut pendant quelques années.

Puis ce fut "le Canada Artistique."

En 1889, il publia "le Canada-Revue", dont la publication cessait l'année suivante. Il la reprit en 1891 pour la continuer jusqu'en août 1894.

Plusieurs de ses écrits soulevèrent de vives polémiques.

En 1894, il fonda "le Réveil", revue politique et littéraire, qui cessa de paraître le 14 septembre 1901.

Mentionnons aussi "l'Assurance" publiée en 1906.

Depuis quelques années, il collaborait aux journaux et publiait des opuscules.

Il venait de terminer un "Glossaire des termes electro-techniques", qui a reçu l'approbation de S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal.

Il avait commencé à réunir les matériaux pour faire une histoire du journalisme canadien.

Dans ses loisirs, Filiatrault s'était occupé de musique. C'est dans les concerts de charité qu'il connut son épouse, Dame Octavie Desmarais, qui lui survit.

Il participa activement à la production de l'opéra de Boïeldieu : "la Dame blanche", et autre événement artistique.

C'est en s'amusant ainsi qu'il fut l'intime de Calixa Lavallée, Tancrède Trudel, et autres figures artistiques disparues et presque oubliées.

LES SPORTS

(Pour La Fronde)

Je ne suis pas ennemi des sports, mais je prétends que l'exagération en tout ne vaut rien, et c'est à l'importance que l'on donne aux jeux athlétiques que je m'insurge de toutes mes forces. Les courses de chevaux, les régates, le noble jeu du "cricket", le foot-ball, le lawn tennis, sont des sports acceptables par tout le monde, pourvus qu'ils ne soient pas poussés à outrance, à l'exclusion des sciences, des arts et de la littérature.

Que l'on enseigne la gymnastique dans nos écoles, dans des limites raisonnables, tout cela est très bien, quand on évite le surmenage physique.

Mais quand on vient imposer à toute une population des jeux de brutes comme le base-ball, le hockey, la crosse et la boxe à un peuple de race latine, je tiens à protester. Tous ces jeux-là peuvent être en parfaite conformité avec le tempérament anglais, mais ils ne conviennent pas à la mentalité des latins. Ce sont des batailles en règle où les adversaires ne cherchent qu'à se blesser et, quelquefois, très grièvement, dans le but unique de gagner une partie. Les têtes s'échauffent, la force musculaire se distend, et des hommes sensés dans le commerce ordinaire de la vie sociale deviennent des sauvages et ne demandent que plaies et bosses.

Je demanderai quel plaisir un homme instruit, délicat par nature et par éducation, peut éprouver à voir deux brutes se casser la g... à grands coups de poing, au Parc Sohmer ou ailleurs. Demandez à ces mêmes hommes d'assister à une représentation de grand opéra, d'opéra comique ou d'opéra bouffe, à un grand drame de Sardou ou autre dramaturge célèbre, à une conférence instructive donnée par un savant, ou un explorateur des pays encore inconnus de la masse de l'humanité, ils vous riront au nez.

Eh bien ! voilà où le peuple canadien français en est rendu au sujet des sports.

Je signalerai maintenant à mes lecteurs ce que je crois être la cause principale de cette curiosité morbide qui nous invite à assister à ces spectacles dégoûtants, et je ne me gênerai pas pour le dire.

Les coupables ne sont autres que les grands quotidiens qui consacrent presque chaque jour des pages entières aux nouvelles du sport dans un style ampoulé avec force détails. Les personnages qu'ils mettent en scène sont ni plus ni moins que des héros, et le public avide gobe toute cette pâture indigeste et en fait ses délices.

N'allez pas leur parler d'un article éditorial intéressant toute la population. C'est trop fort pour leur compréhension. On laisse de côté les plus jolies reproductions françaises que l'on découpe dans les journaux de Paris. On n'a que faire de tout cela. Donnez-nous du sport, c'est ce que nous voulons.

Et voilà comment la grande presse se prostitue et s'encanaille de plus en plus.

Il ne faut pas trop l'en blâmer puisqu'elle y trouve son compte, mais c'est désolant tout de même. Il y a une certaine compensation, toutefois, dans le fait que nos compatriotes, ou tout au moins un grand nombre, lisent cette littérature à défaut d'autre, et c'est un avantage, car ils finiront bien un jour ou l'autre par lire autre chose, et plus nous lirons, plus la race sera améliorée.

D'autre côté, les joueurs de profession y trouvent aussi leur compte, puisqu'ils sont engagés à des prix fabuleux qu'un simple journaliste ou même un journaliste de grande allure ne peut rêver d'aborder.

Voilà où nous en sommes.

JUNIUS.

TABLE OU CUVETTE ?

"L'Action", le plus littéraire et partant le plus français des grands journaux métropolitains, a signalé avec esprit l'apparition de notre publication.

Est-ce une boutade ? de "l'humour ?..." peut-être ; le langage écrit trop familièrement peut causer une nervosité qui ne permette pas à un dilettante de préciser.

Mais peu importe. Voici cette goguenardise :

"La FRONDE"

"C'est le titre d'une nouvelle revue mensuelle, dont le premier numéro vient justement de paraître.

"La Fronde", revue "goguenarde", lisons-nous à la couverture. — Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? "Humoristique", peut-être ? Gageons que cela veut dire "humoristique !"

"Humoristique ou goguenarde, peu importe."

PENSEES PEU PROFONDES

Celui qui est mouton en souffre, parce que les autres sont enclins à en abuser.

* * *

L'homme qui est son pire ennemi à lui-même enterre rarement la hache de guerre.

* * *

Le jeune homme qui tombe en amour offre une ressemblance avec le chat, qui retombe toujours sur ses pattes.

DUNSTAN.

L'IMMIGRATION INTENSIVE

L'immigration inonde le Canada à flots. Le courant en est tellement fort que nous en sommes débordés, et la situation économique du pays en est bouleversée.

Récemment, le curé de Saint-Patrice, parlant des besoins que le nouvel état de choses fait naître sous le rapport du culte, disait que dans l'Ouest on ne peut construire la moitié des églises nécessaires.

Et les écoles encore moins.

Pour la dernière année, il constatait une augmentation de population, par l'immigration, dépassant 6 p.c. de la population totale du pays.

Voilà qui est inouï et ne s'est encore vu nulle part ailleurs qu'ici.

Pour ce qui est de la langue, il ajoutait que la perturbation est moins grande, parce que les trois quarts des immigrants parlent l'anglais.

A notre point de vue, cependant, cet excès de population composé d'éléments étrangers est tout à fait contraire aux éléments canadiens, puisqu'il contribue constamment à diminuer l'influence française.

Notre force numérique en est affaiblie considérablement et par trop rapidement...

* * *

Quant au dérangement économique, il est facile à constater pour les moins avertis.

L'augmentation anormale de la population, qui résulte d'une immigration à outrance, provoque une demande excessive de produits de toute sorte.

L'impulsion que le commerce en reçoit est toute factice et ne peut être considérée comme un indice de prospérité réelle, d'autant moins qu'elle est une cause de crises périodiques.

Lorsque le volume des affaires n'est plus en proportion avec la production régulière et rationnelle d'un pays, l'effet est de créer une demande qui dépasse l'offre et amène à sa suite la hausse des prix.

C'est une des causes de la cherté de la vie.

Sous le rapport financier, la situation qui en découle n'est pas meilleure. L'argent étant plus en demande, dans l'Ouest, il y obtient un taux plus élevé, et alors il prend naturellement cette direction, au détriment de l'Est.

C'est la principale cause de la crise que nous subissons en ce moment, et il en sera ainsi tant que l'équilibre n'aura pas été rétabli...

* * *

L'augmentation excessive de la population par l'immigration, voilà à notre avis le facteur qui a le plus contribué à faire monter le coût de la vie au taux élevé dont on souffre et se plaint tant actuellement.

Et qui en est responsable plus que tout autre, sinon le parti libéral ?

C'est en effet sous le régime Laurier que le mouvement d'immigration intensive a été inauguré, stimulé, et poussé jusqu'à devenir une menace, une calamité.

Par contrecoup c'est donc le gouvernement Laurier qui a le plus contribué à amoindrir l'influence française en Canada.

Et c'est sir Wilfrid Laurier qui, maintenant revenu dans l'opposition, après avoir dirigé les destinées du pays pendant quinze ans, jette le cri d'alarme...

* * *

L'abaissement du coût de la vie devient donc un article du programme libéral. Comme tel, il sera commenté et discuté.

Dès lors demandons-nous ce que signifie ce cri d'alarme dans la bouche de sir Wilfrid.

Est-ce, comme on pourrait l'espérer, un suprême cri du cœur en faveur de sa nationalité, de sa race ?

Non !... Son orientation est surtout dirigée vers le côté matériel. Son action est avant tout influencée par le coût de la vie !...

Et voilà pourquoi le cri poussé à Joliette est plutôt un appel du ventre.

Que la vie est chère dans l'opposition !...

N'est-ce pas là un idéal assez élevé pour nous remonter au pinacle ?...

Mais c'est aussi une condamnation de la politique d'immigration inaugurée par son gouvernement.

Et que peut-il y faire à présent qu'il a perdu le pouvoir de remédier efficacement aux errements néfastes de son administration.

* * *

Le remède ne viendra pas de sir Wilfrid. Il ne peut se déjuger à ce point. Et le voudrait-il, que son parti ne le voudrait pas.

Mais le remède peut nous venir d'Europe, si le mouvement commencé en Autriche se poursuit. Il nous est permis de l'espérer, car déjà il gagne l'Allemagne, où il se continue.

Alors le mal serait coupé dans sa racine.

Ce sera bien désolant pour la presse impérialiste dont le "Star" est le mentor reconnu. Mais les autres s'en amuseront de bon cœur.

Il faudrait avoir perdu tout sens d'humour pour ne pas rire un peu avec les Autrichiens.

Qu'on en juge.

* * *

Le Dr Heindl publie dans le "Reichpost", de Vienne, une série d'écrits pour dire la vérité sur le Canada.

Il admet que le Canadien soit fier de son pays, il ne voit là rien d'injustifiable. Quant à notre développement phénoménal, il le trouve plutôt artificiel.

Les méthodes du Grand Tronc Pacifique ne lui vont guère. Il trouve que certains chemins de fer font un trop bel art de l'établissement des nouveaux cantons.

Les compagnies n'auraient qu'à créer des gérants de villes, lesquels prendraient tout simplement un

crayon et placeraient quelques points sur une carte, pour faire surgir aussitôt, à haute pression, de nouvelles villes.

Nous avons assez vu de ces annonces dans les journaux de la métropole pour savoir à quoi nous en tenir.

* * *

M. Heindl plaisante agréablement sur la manière de disposer des sites de villes qui surgissent aussi prestement.

On construit un chemin de fer au milieu du désert en une nuit. A l'aurore les équipes de construction disparaissent et la ligne reste seule dans l'isolement de la prairie sans fin.

Dans la matinée un convoi arrive, amenant les spéculateurs, et l'encan des terrains commence. On vend la surface où il n'y a qu'un poteau ici et là.

Néanmoins les acquéreurs ont déjà des visions de "gratte-ciel" et entrevoient des systèmes de traction souterraine, tout comme si M. Robert, des petits chars, était là.

Quelques rues sont désignées pour le commerce de détail et les prix montent aussitôt de 50 à 75 centins, et même à une piastre le pied.

La fièvre de la spéculation est à son paroxysme : c'est une rage !...

Merveilleux pays, n'est-ce pas ? Alors qu'on se hâte de prendre le premier paquebot du Pacifique Canadien pour aller s'y réserver un patrimoine.

* * *

Le lendemain le spéculateur de sites a dressé sa tente et ouvert son bureau. Il écrit des réclames pour apprendre au monde que sa ville est la colonne dorsale du Canada, — ce que les Yankees appellent le "back-bone."

S'il est en plaine dénudée, il dira que c'est de la meilleure terre à blé. Mais s'il s'y trouvent quelques

arbres, l'annonce prend la forme d'une invitation à venir au centre de l'industrie forestière du Canada !..

Lorsque le sol est impropre à la culture, même des pommes de terre, l'agent dira qu'il est fameux pour la carotte et le persil.

Pour la carotte, par exemple, on sait trop bien qu'elle se cultive partout au Canada.

En voilà bien assez pour faire connaître la verve caustique qui anime le Dr Heindl. Si le tableau qu'il représente est surchargé, c'est à titre de représailles. Il y a eu provocation de la part de certains agents d'immigration.

En tout cas c'est une manière plaisante de critiquer certains procédés arbitraires, et si nos impérialisants s'en chagrinent, c'est qu'ils n'entendent point la risée.

A moins qu'ils ne soient trop intéressés dans les spéculations de terrains de l'Ouest.

Pour nous, loin de croire que cela puisse porter préjudice à notre pays, nous sommes plutôt enclins à penser que c'est approprié aux circonstances, en autant que cela peut contribuer à restreindre l'immigration.

On concevra que c'est parce qu'on ne peut guère compter sur nos gouvernants.

P. DAVID.

REFLEXIONS D'UN FLANEUR

Ce ne sont pas ceux qui parlent le plus qui propagent le plus la sagesse.

* * *

“Prenez garde à la peinture”, avant de tomber en amour avec un beau teint.

* * *

On peut rencontrer la joie au matin, lorsqu'on n'a pas passé la nuit à la courir.

DUNSTAN.

REVEIL ARTISTIQUE

Voilà un titre familier à celui qui sait lire et qui lit les gazettes. Car rien n'est si commun que le nom et si rare que la chose.

Pour se réveiller, il faut s'être préalablement endormi, et lorsqu'on ne s'est pas encore couché, ce n'est guère admissible.

On admettra que le titre ne convient guère, surtout si nous ajoutons qu'il s'agit dans l'instance de l'art architectural.

N'est-ce pas qu'il est encore peu connu dans la banlieue ?...

RESTAURATION ARTISTIQUE

Ce qu'il y a de plus drôle, dans ces vieux clichés, c'est qu'on ne trouve jamais le bon sous la main, au moment de s'en servir.

Restaurer irait bien s'il s'agissait d'un rétablissement, ou de réparation, comme la restauration du palais de justice, par exemple.

Loin de là, nous sommes "extra muros", où il ne pourrait qu'être question de rétablir l'art primitif de l'ancienne bourgade d'Hochelaga.

Et il ne s'agit pas du tout de cela, mais plutôt d'une chose nouvelle.

Ah ! nous y sommes et voici ce qu'il faut :

INNOVATION ARTISTIQUE

(De "la Patrie")

"Le plus beau club champêtre de la province de Québec !...

"Le chalet (pas de nécessité) de la Pointe-aux-Trembles sera un bijou d'architecture moderne."

—Il faudra aller voir cela, avec Jenny.

—Et mettre nos bijoux du magasin de quinze "cennes."

—Ugène amènera son chien, bijou... ..

BIGEHOU.

VIEILLES GAZETTES
*
JOURNAL D'AGRICULTURE

J'ai sous la main un volume intéressant pour un bouquiniste et que je tiens de M. G. Ducharme, professeur, et bibliophile trop peu connu pour son mérite.

Ce volume, c'est la première année du "Journal d'Agriculture", publié à Montréal en 1848, et portant en sous-titre : "Procédés de la Société d'Agriculture du Bas-Canada".

En effet, on lit à la page 22 :

"A une assemblée spéciale du conseil de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, qui a eu lieu le 25 novembre dernier (1847) à l'hôtel Donegana...

"Il fut unanimement résolu :

"Qu'il est expédient de publier un journal mensuel d'Agriculture en anglais et en français, à commencer au 1er janvier prochain, etc."

Ce journal paraissait en livraison de 32 pages, format de magazine in-octavo à deux colonnes, 6 x 9 pouces.

Le mot "anglais", placé le premier dans la résolution, avait causé l'impression que le "Journal d'Agriculture" était une traduction. Il est dit à la page 52 :

"Ce qui a accrédité cette croyance, c'est que "la Minerve" et d'autres journaux l'ont cru d'abord, et l'avaient dit en propres termes. Néanmoins il n'en est nullement ainsi ; les deux journaux sont sous deux rédactions différentes..."

Il était imprimé par Joseph Chapleau, à l'atelier typographique des "Mélanges Religieux", coin des rues Mignonne (aujourd'hui De Montigny) et Saint-Denis. C'était près du nouveau site de la bibliothèque du Cabinet de Lecture que les MM. de S. Sulpice viennent de faire ériger.

Je me demande si cette publication fut le premier journal d'agriculture publié dans le Québec. En référé-

rant à l'ouvrage du Dr Dionne : "Inventaire chronologique des Journaux et Revues", tome 1er 1905, je trouve les renseignements suivants :

"1843—"Journal d'Agriculture", fondé à Montréal en janvier."

"1848—"L'Agriculteur", fondé à Montréal par J. Perrault. Journal officiel de la Chambre d'agriculture. Existe jusqu'en 1859."

Il y a évidemment erreur, ou transposition de noms.

M. Joson Perrault fut l'un des propriétaires de l'imprimerie Perrault dont le nom subsiste encore.

LE COUT DE LA VIE

On parle beaucoup de la cherté de la vie en ce moment. Le "Journal d'Agriculture" offre à ce sujet des renseignements qui permettent d'établir une comparaison intéressante entre les prix d'alors et ceux d'aujourd'hui.

Voici les quotations des principales denrées :

En janvier 1848, le blé se vendait de 5 chelins 6 deniers à 6 c. 6 d. le minot ; les pois de 4 c. à 4 c. 2 d. ; les pommes de terre de 3 c. à 3 c. 6 d. ; le bœuf, de 3 à 5 d. la livre ; le beurre frais de 1 c. à 1 c. 2 d. ; le sucre d'érable, de 4 à 5 d. ; les œufs de 10 d. à 1 c. la douzaine ; la farine, de 15 à 17 c. le quintal.

Au mois de février, les pois manquaient et le prix en était plus élevé. Le bœuf avait monté à 7 d. la livre. Le beurre valait 1 c. 3 d. la livre.

Au mois de mars, le sucre d'érable avait monté à 6 d. Le miel valait 7 1-2 d. la livre.

Au mois d'avril, le bœuf était à 7 1-2 d. la livre. Les prix du mouton et du veau étant donné au quartier, on ne peut s'en servir comme point de comparaison. Le 29, malgré que la navigation fut ouverte depuis quelque temps, les provisions étaient rares et les

prix élevés. Les pommes de terre se vendaient 6c 6 d. la poche ; les volailles, de 3 c. 6 d. à 4 c. chaque.

“La Minerve” de la même date quote le bœuf de douze à quinze sous la livre au détail et le “Journal d’Agriculture” le quotait à \$8.00 le 100. Les tourtes se vendaient 2 chelins la douzaine.

Ces données suffisent pour établir qu’en 1848 le coût de la vie était comparativement plus élevé qu’à présent, à Montréal. Pour en arriver à cette conclusion, il faut tenir compte de la différence des salaires en général et de la valeur comparative de l’argent.

On gagnait beaucoup moins, et on se plaignait un peu moins.

Mon intention n’est pas de discuter cette question. Je n’ai voulu seulement que signaler une source d’informations qui sera utile à ceux qui s’en occupent.

* * *

POINTE-A-CAVAGNAL

Un avis de la Société d’Agriculture du comté de Vaudreuil me permet de relever une corruption de nom qui devient trop fréquente de nos jours.

Cet avis disait que l’Exhibition semi-annuelle de la Société se ferait le 8 février, chez M. Charles Sneider, Pointe-à-Cavagnal.

Aujourd’hui on dit Pointe Cavagnol, et M. De Grandpré, qui est pourtant un cartographe très particulier, commet la même erreur sur sa carte de la région de Montréal.

Pointe-à-Cavagnal a une valeur historique ; c’est un souvenir de Champlain.

Cavagnol ne me dit rien et pour ma part j’aimerais autant “Croxignol.”

J’espère bien que M. Godefroy Langlois, qui fut le premier à villégiaturer à cet endroit, n’a pas contribué à la modification.

* * *

LA TISSAVOYANNE

Tout le monde connaît la garance, ce remède populaire contre certaines affections. On en mâche pour guérir les éruptions de la bouche. J'en voyais une quantité, l'autre jour, à l'étalage d'un herboriste du marché Bonsecours.

Le "Journal d'Agriculture dit que celle du Canada s'appelle "tissavoyanne." Maintenant on ne dit plus que "savoyâne" en appuyant fortement sur le dernier "a". Encore un demi-siècle, et on se contentera de dire "voyâne". En continuant ainsi il ne restera plus à la fin que "âne".

Celui-là ne se perdra point.

* * *

SOCIÉTÉ DES AMIS

En ces temps heureux, car c'était le bon vieux temps, il existait à Montréal une réunion toute amicale et qui avait nom : "Société des Amis."

Ces sociétaires avaient le loisir de suivre attentivement "les changements de l'atmosphère", occupation qui fut toujours assez agréable, surtout pour ceux que le travail entre les repas fatigue.

A la réunion tenue "le quatrième jour du mois de janvier 1848," M. L.-A. Huguet-Latour soumit aux "amis" un rapport très élaboré sur les observations météorologiques qu'il avait faites en décembre 1847. Les tableaux de ce rapport sont publiés dans le "Journal d'Agriculture."

Aussi bien, puisque l'occasion s'en présente, de donner une idée du soin méticuleux que M. Latour apportait à ses rapports. Il y a un tableau du relevé du thermomètre à 8 h. a.m., 1 h. et 6 h. p.m. Un autre tableau semblable pour le thermomètre, un pour la direction des vents, un pour les variations atmosphériques.

Il y a aussi un résumé comparatif couvrant plusieurs années, comme suit :

1845.—Beau, 12 j.—Pluie, 1 j.—Neige et pluie, 2 j.

1846.—Beau, 13 j.—Pluie, 1 j.—Neige, 13 j.—Neige et pluie, 4 j.

1847.—Beau, 8 j.—Pluie, 11 j.—Neige, 12 j.

On voit que la température était aussi variable alors qu'à présent.

Avant de passer outre, j'ajouterai que le jour de Noël, qui tombait le samedi, fut très beau, clair et ensoleillé.

Ces tableaux semblent avoir été fort appréciés. On suivait alors les variations atmosphériques avec autant d'intérêt qu'on en porte actuellement aux ébats du sport, ce qui n'est pas peu dire.

Je n'ai pas à décider lequel vaut mieux. On a dit du temps, que c'est l'étoffe dont la vie est faite. Nos pères savaient apprécier la valeur de l'étoffe, celle de la vie comme l'étoffe du pays.

Pour ce qui est de l'étoffe de la vie, ils ne pouvaient que déplorer, comme nous du reste, qu'elle ne fut pas comme celle du manteau du bon roi Dagobert, qu'on pouvait, le trouvant trop court, rallonger de deux doigts.

CULTURE MARAICHÈRE

Le "Witness", ancêtre du "Telegraph", portait une attention particulière à la culture des carottes. On peut lire à la page 58 un écrit sur la culture de ce légume, précédé de la note suivante :

"Nous extrayons et traduisons du "Montreal Witness" l'article suivant qui doit être lu attentivement."

La culture de la carotte est toujours populaire et si quelqu'un d'entre nous y apporte plus de soin, c'est sans doute par atavisme.

BIBLIOTHÈQUE POUR LIRE

En 1848 la Société d'Agriculture avait des aspi-

rations fort louables. Elle voulait même l'établissement d'une bibliothèque et d'un musée agricole.

Voici un extrait du prospectus qu'elle publiait à cette fin dès le mois de septembre précédent, et que nous trouvons à la page 88 :

"Une bibliothèque pour lire est aussi nécessaire pour l'agriculteur que pour tout autre homme ; il en est de même d'un musée.. C'est au manque de tout cela que l'on doit attribuer l'état arriéré de l'agriculture en Canada... On a souvent accusé le peuple canadien d'apathie et d'indifférence pour les progrès de l'agriculture..."

L'expression "une bibliothèque pour lire" peut paraître naïve ; je la trouve pratique. A quoi sert une bibliothèque lorsqu'on ne lit pas ?

Cette ambition, la Société d'Agriculture n'a pu la réaliser. Il n'y a rien de difficile, en certaine localité, comme l'établissement d'une bibliothèque. A Montréal il y a plus de quinze ans qu'on a refusé l'offre de Carnegie à cet effet, et le site en est encore introuvable.

Quant à l'apathie et à l'indifférence du peuple canadien, c'est une affection dont il souffre encore de nos jours et qui commence à devenir chronique.

LA CRASSE SUCRÉE

A la page 91, une note attire l'attention. Il s'agit de la "manière de faire le sucre d'érable avec clarification et raffinage." On y lit :

"Le sirop doit être séparé du sédiment (I) qui se trouve au fond de la jarre."

"(I) Le sédiment est la crasse qui se dépose au fond du vase."

Il y avait de la crasse en ces temps reculés, tout comme de nos jours. Seulement, celle-là était plus sucrée.

LES BOEUFs DE TORONTO

On trouve, page 93, des statistiques sur le Haut Canada.

En 1832, la population d'Ontario était de 261,060, et en 1842, de 470,055, ayant pour ainsi dire doublé en une décade.

L'immigration devait alors être proportionnellement aussi intensive que de nos jours.

En 1825, il y avait 191 cantons soumis à la taxe, comprenant 597,078 acres en culture ; en 1846, le nombre des cantons était de 329, avec 2,458,056 acres en culture.

C'était un développement prodigieux ; aujourd'hui, Ontario est stationnaire, et la population rurale diminue au profit des villes. C'est un des facteurs qui contribue à la cherté de la vie : Plus de bouches et moins de produits pour les nourrir.

Une remarque curieuse. On lit :

"Sans inclure Toronto, en 1825, il y avait 84,249 bœufs ; en 1836, 46,768 ; en 1845, 68,828."

Les bœufs de Toronto faisaient bande à part.

Je vous fais grâce des vaches et le reste.

LA POULE FRANÇAISE

On s'occupait alors des œufs autant qu'à présent.

Une statistique d'un savant français établissait que la France retirait alors un revenu de 126 1-2 millions de francs du commerce des œufs. On prétendait qu'avec un peu de soins, on pourrait en retirer un revenu six fois plus grand.

Personne n'est prophète en son pays. La poule française n'a jamais reçu assez de soins pour atteindre ce résultat. Est-ce la faute du coq gaulois ?

PAYS ORIGINAIREs

D'où a-t-on tiré, dans les principes, les végétaux

et les fruits ? Je trouve une réponse à cette question à la page 119.

L'ail vient du Levant ; les amandes, de Mauritanie ; l'ananas, de l'Amérique ; l'anis, d'Égypte ; l'aveline, de l'Asie ; le café, de l'Arabie et des Antilles ; la carotte, de France ; le chanvre et le lin, de l'Asie ; les choux, des Romains, qui les avaient reçus des Égyptiens ; la framboise de France ; le melon, de l'Afrique ; le mûrier, de l'Asie ; le navet, de Chine ; les oignons, d'Égypte, etc.

* * *

CHRONOLOGIE AGRICOLE

Dans la livraison de mai, page 153, commence un relevé de faits chronologiques concernant l'agriculture.

Voici quelques dates :

3,600 avant Jésus-Christ. — Caïn cultive "la terre ; Seth garde les "troupeaux."

Huschenk, roi de Perse, invente les "instruments aratoires."

3,400. — Les enfants de Lamech inventent les arts : Jabel, l'agriculture ; Jabal, la musique ; Tubalcaïn, le travail de l'airain et du fer.

Une de leurs filles ou de leurs sœurs, Noéma, invente l'art de filer et faire la toile ; Jabel apprend aux hommes à se loger sous des tentes.

C'est le moment de répéter : Arrivons au Déluge :

3,044. — Avec le genre humain, Noé, suivant les Hébreux, conserve les arts : l'agriculture, l'art pastoral, celui du vêtement, et probablement celui du logement. Il enseigna à ses enfants à planter la vigne.

2,914. — Fou-Hi, premier roi de Chine, invente la charrue, enseigne la chasse, la pêche, l'élevage et l'agriculture.

J'ai, en quelques paragraphes, résumé les travaux de près de sept siècles. C'est bien assez pour aujourd'hui.

COLONISATION

Dans la même livraison, on annonce l'établisse-

ment de la société de colonisation dont on avait parlé précédemment.

On disait : "Cette organisation promet d'être Lien utile au pays."

On voulait surtout faire la colonisation des Cantons du Bas-Canada par des Canadiens.

Ce mouvement avait une grande portée.

Les machines agricoles qui commençaient à s'introduire, rendaient bien des bras inactifs dans les vieilles paroisses.

Si la colonisation eut été mieux comprise, on aurait empêché dans une grande mesure que la race canadienne ne se divise en deux grands tronçons...

* * *

DEPART DE LA GLACE

Voici un tableau trop intéressant pour ne pas le reproduire (page 158). C'est la date du départ de la glace devant Montréal.

1824—10 avril	1833— 4 avril	1841—19 avril
1825—16 mars	1834—29 mars	1842—31 mars
1826—11 avril	1835— 3 avril	1843—25 avril
1827— 4 avril	1836—28 avril	1844—10 avril
1828—29 mars	1837—15 avril	1845— 3 avril
1829—11 avril	1838— 7 avril	1846— 4 avril
1831— 3 avril	1839— 7 avril	1847—29 avril
1832—19 avril	1840— 4 avril	1848— 4 avril

La date de 1830 n'est pas donnée.

En 1825, un vaisseau fit voile pour les Indes le 26 mars.

A ce propos, je rappellerai une prétention qui n'est pas assez connue de nos jours, mais qui fut affirmée et discutée ouvertement il y a un demi-siècle.

C'est celle-ci : que le climat de la province de Québec pourrait être adouci considérablement, en fermant le Détroit de Belle Isle.

En faisant un barrage entre la côte du Labrador

et Terre-neuve, on empêcherait les courants d'eau froide venant du Nord d'entrer dans le golfe Saint-Laurent et d'en refroidir la masse d'eau qui s'y trouve.

On laisserait un canal qui servirait de passage aux navires et nous aurions notre petit Panama.

La moyenne de la température de l'Est en serait abaissée de plusieurs degrés, et cela assurerait à Montréal un mois ou deux de plus de navigation ouverte.

Quel élément de prospérité nouvelle n'y trouverait-on pas ?

Et cela ne coûterait qu'une trentaine de millions, — c'est l'estimation qui en fut faite dans le temps, — moins que le subside naval.

* * *

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Un tableau de la page suivante nous offre un état comparatif du relevé de la température pour le mois de mars, fait au collège de Sainte-Anne de Lapocatière, pendant les années 1843 à 1848 inclusivement.

J'y trouve une note qui a son importance ; c'est que le 13 mars 1848 on y avait ressenti une forte secousse de tremblement de terre.

Le 27 mars 1847, une tempête de neige très violente, avec chute de neige considérable, avait sévi depuis minuit jusqu'à six heures du soir.

Un autre tableau montre la durée de l'hiver dans la cité de la Nouvelle-York, couvrant les années 1831 à 1840 inclusivement.

On y constate qu'en 1831 la première glace fut formée le 20 octobre et que la première neige tomba le 3 novembre.

Ce tableau fait voir que la durée moyenne de l'hiver pendant cette période fut de 164 jours, ou environ 5 1-2 mois. La durée extrême de la gelée y fut de 213 jours ou environ 7 mois.

LES VIEILLES LUNES

Il est temps que j'abandonne ce bouquin, ne voulant pas trop ennuyer le lecteur. Je sais trop bien qu'on n'est pas bouquiniste, tant s'en faut.

Une autre fois je ferai une incursion dans les feuilles humoristiques, ce qui sera beaucoup plus amusant pour le grand nombre.

Pour montrer que, tout en s'occupant de choses sérieuses, on ne dédaignait pas le côté plaisant, je terminerai par la reproduction de cette boutade, cueillie dans le IIe volume :

Un paysan qui n'était pas malin,
 Causant un jour avec son ami Pierre :
 —Voisin, dit-il, toi qui sais le latin,
 Explique-moi d'où vient que sur la terre,
 J'entends dire à chacun, ainsi qu'au bon curé,
 Tel jour, à tel instant, vient la lune nouvelle.
 Mais l'ancienne que devient-elle ?"
 Pierre, dont l'esprit éclairé
 Au pays étoilé voguait à pleines voiles,
 Reprit alors d'un ton fort assuré :
 —Pargué, mon ami Claude, on en fait des étoiles !"

Pour copie conforme :

P. BILAUDEAU.

 CARTIER 1-8-7-3

A l'école primaire, après les réformes Godefroy.
 L'institutrice à un élève :

—Regardez dans votre livre et dites ce qu'était
 Sir George-Étienne Cartier, comment finit sa carrière
 et l'année de sa mort ?

—C'était un grand bleu qui fut battu par un petit
 rouge, mais je ne sais pas l'année de sa mort.

—Mais elle est là, devant vos yeux, 1873.

—Ah ! je pensais que c'était son numéro de télé-
 phone.

SOMMAIRE DU NO. I

AU LECTEUR : Nos salutations ; Expliquons nous ;
Et la politique ?

RESTITUTION.—KALEIDOSCOPE POLITIQUE.
CHATEAUGUAY ; GRAVURE ; LE VIEUX COQ !
BRUIT DE GUERRE.—ON A RI A MEXICO.—VERS
UN IDEAL PLUS ELEVE.

L'HOMME MALADE ; GRAVURE.—Le bélier.—
La Garonne.

Les dictateurs : HUERTA A MEXICO ; LOMER Ier
A MONTREAL.

EMELINE PANKHURST. — POESIE ET PATRIE ;
Gravures.

DESASTRES MARITIMES. — Toquade judiciaire, en
vers.—Bons mots, drôleries, pensées, etc.

PAGES OUBLIEES :

LA CHARLIBOYADE, poème héroï-comique en trois
chants, par J.-Bte Martin, avec notes des "Soirées
Canadiennes". 1863.

GRAVURES :

LE VIEUX COQ.—L'HOMME MALADE.—MOUTON
et BELIER.

"LE CODE DU POKER", par Lionel Dansereau. Vo-
lume in-18 de 134 pages qui contient les règles com-
plètes de ce jeu populaire.

Prix : 15 cts (ou 10 cts et un coupon).



"EVANGELINE ET AUTRES POEMES" de Long-
fellow, traduction libre par Pamphile LeMay. Vo-
lume in-12 de 211 pages, précédé d'une préface par
Ed. Richard.

Prix : 75 cts (ou 60 cts et 3 coupons).

Les volumes sont expédiés franco sur réception du
prix et des coupons.

"MEPRISE" par Mlle Adèle Bibaud. Une nouvelle de lecture agréable. Plaquette de 8 pages in-8.

Prix : 10 cts (ou 5 cts et un coupon).

"NOEL", 1906, renfermant une nouvelle et quelques poésies.

Prix : 10 cts (ou 5 cts et un coupon).

"L'EDUCATION", rôle de la famille, de l'Eglise et de l'Etat. Etude par A. Chassé. Brochure in-12 de 32 pages. Prix : 15 cts (ou 10 cts et un coupon).

"MONTREAL-JUIF", dessins gais, par J. Charlebois. Album in-folio.

Prix : 25 cts (ou 15 cts et 2 coupons).

EN PREPARATION

"LA FILLE DU BRIGAND". Roman canadien par Eugène L'Ecuyer, avec notice sur l'auteur par Casimir Hébert.

"LA FIANCEE DU REBELLE", par Joseph Marmette.

Les volumes sont expédiés franco sur réception du prix et des coupons.

G. DUCHARME

Achète et vend toutes sortes de
LIVRES, REVUES ET JOURNAUX CANADIENS
Heures de bureau : 7 hrs p.m. et 1 hr p.m. le samedi.

TOUTES COMMANDES par la malle remplies
avec promptitude et exactitude.

Demandez le catalogue.

No 245, rue Fullum,

Montréal.

L. II.—LA FRONDE — COUPON — 5 centins.